

oncle : Soyez heureux. Hélas, hélas ! Voici la Révolution qui arrive, impatiente de faire expier à tous ceux qui ont joui, à tous ceux qui ont un nom, cette insupportable inégalité. Bientôt le château d'Anizy, la splendide demeure des évêques-ducs de Laon, dont le toit tutélaire a abrité l'enfance de Delphine, tombera sous le marteau des démolisseurs. Delphine verra, malgré ses supplications au tribunal révolutionnaire, son beau-père, le général de Custine, son mari, brillant militaire, monter à l'échafaud. Elle-même n'échappera à la mort que par miracle. Son oncle, l'évêque de Laon, chassé de son siège, réfugié à l'étranger, ne reverra pas sa patrie et mourra en Pologne, chez les princes Lubomirski. Son frère, le jeune Elzéar, qui, trop petit encore en 1787, avait tenu, monté sur une chaise, le poêle au-dessus de la tête de la mariée, errera à son tour, emporté par la tempête. Le brillant chevalier de Boufflers, qui a épousé en exil la comtesse de Sabran, finira prosaïquement dans une place de bibliothécaire. Enfin, après la tourmente, Delphine deviendra l'amie délaissée et triste de Chateaubriand rentré en France. Quel désenchantement, quelles ruines ! Quel voile de deuil la Révolution se chargeait de jeter sur ce brillant décor de l'ancien régime ! Où sont aujourd'hui ces châteaux épiscopaux où, sous les auspices d'une noble prélatrice alliée à toutes les grandes familles, s'étaient déroulées tant de fêtes ?

ADMINISTRATION TEMPORELLE

CHAPITRE SEPTIÈME

Engouement pour les affaires publiques

Attrait des administrations temporelles. — Le goût pour les affaires publiques entraîne une partie du clergé, durant la seconde moitié du xviii^e siècle. — Enthousiasme pour les théories des économistes. — Préoccupations profanes, en pleine Sorbonne, de Turgot, Brienne, Morellet, Talleyrand, Vergniaud, le futur Girondin. — Cahiers de séminaire de Sieyès. — Les écrits de Necker, l'assemblée des notables, les assemblées provinciales précipitent le mouvement. — Les évêques administrateurs.

Le lecteur peut déjà pressentir que les évêques de l'ancien régime, si importants par leurs dignités spirituelles et temporelles, par leur naissance et leurs richesses, devaient paraître dans les administrations locales, provinciales, et se mêler activement à tous les intérêts du pays. Dans leur ville épiscopale, ils ne pouvaient guère recueillir que des honneurs et qu'exercer une sorte de patronage dû à leur situation, à leur caractère et à leur crédit. Leur rôle en pays d'Etats et dans les assemblées provinciales était plus considérable et leur conférait de véritables droits. Dans le clergé, les esprits les plus ouverts s'étaient portés vers les questions administratives, sociales et politiques. Les spéculations théologiques qui, au moyen âge, étaient la préoccupation de tous, qui, au xvii^e siècle, avaient encore dominé l'opinion et inspiré tant de controverses, ne passionnaient plus l'âge suivant. Dans l'Église même, bien des candidats à la licence voulaient mener de front les études profanes et les études

sacrées. Les *Mémoires* de Morellet nous initient à la vie que menaient en Sorbonne, au milieu du XVIII^e siècle, de 1748 à 1750, Turgot, l'abbé de Brienne et plusieurs de leurs condisciples. Saint-Simon dit du cardinal de Polignac que « deux fois il avait entrepris une licence, deux fois il l'avait abandonnée. Les bancs, le séminaire, l'apprentissage de l'épiscopat, toutes ces choses lui pouvaient, il n'avait pu s'y captiver. Il lui fallait du grand, du vaste, des affaires, de l'intrigue ». Les abbés du XVIII^e siècle ont plus d'énergie, et prétendent savoir ce que demande le monde et ce que demande l'Eglise. Brienne, songeant déjà à devenir ministre, étudiait, dit Morellet, « la théologie comme un Hibernois pour être évêque, et les *Mémoires* du cardinal de Retz pour être homme d'Etat ». Turgot est encore au séminaire de Saint-Sulpice et n'a pas vingt-deux ans, lorsqu'il adresse, le 7 avril 1749, à l'abbé Cicé, futur évêque d'Auxerre, sa lettre sur le papier monnaie, le premier écrit économique que nous ayons de lui. Déjà tous les projets que le futur ministre devait essayer plus tard de faire passer dans les lois, bouillonnaient dans ce jeune cerveau. Ses discours, ses cahiers de Sorbonne, révèlent une activité prodigieuse. « On eût dit de Turgot qu'il avait déjà dans l'esprit, quand il était à la Sorbonne, » qu'il quitta à vingt-trois ans, « tout ce qui en sortit plus tard; de sorte que le seul travail des trente dernières années de sa vie, aurait été simplement de produire au grand jour ce qu'il avait acquis pendant les dix-huit mois qu'il avait passés dans cette maison célèbre¹. »

Suivons le cours du siècle. Sieyès, né à Fréjus en 1748, élevé tout d'abord chez les Jésuites de sa ville natale, puis chez les Doctrinaires de Draguignan, est au séminaire de Saint-Sulpice en 1765. On possède encore tous ses manuscrits de cette époque et des années suivantes. On comprend que, devant ces ébauches hardies et plus ou moins orthodoxes, devant cet entraînement vers des sujets étrangers à la science religieuse, les supérieurs de

1. Léon SAY, *Turgot*, 1887, p. 24. NOURRISSON. *Trois révolutionnaires*, *Turgot*, etc.

Saint-Sulpice aient prié amicalement Sieyès de se retirer dans un autre établissement. La note donnée par les Sulpiciens d'alors et conservée dans leurs archives est rédigée en ces termes : « Joseph Emmanuel Sieyès, clerc de Fréjus, entré le 13 novembre 1765, sorti le 24 décembre 1770. Assez bonne intelligence, sournois, suspect, et prié de se retirer de lui-même, est allé au séminaire de Saint-Firmin. » C'est là que Sieyès courut la carrière de la licence en théologie. Après quoi, il entra dans le monde, en 1772, âgé de vingt-quatre ans¹. Nous avons déjà parlé de ses premiers honneurs ecclésiastiques.

Avançons toujours vers la Révolution; le goût des études profanes ne fait que grandir chez plusieurs aspirants aux grades. En 1775, nous trouvons les jeunes Sorbonniens « occupés de toute autre chose que de théologie ». Cette fois, c'est Talleyrand, c'est aussi le futur grand orateur de la Gironde, Vergniaud², qu'abritent les murs du célèbre collège. Talleyrand est heureux d'y trouver vivant « le souvenir de Richelieu ». C'est que lui aussi est déjà hanté par l'ambition d'être homme d'Etat. De bonne heure, pour le décider à entrer dans l'Eglise, pour s'emparer de son imagination, sa famille a cherché à « le séduire par l'appât des affaires et par le tableau de l'influence qu'elles donnent ». Dans ce but, on lui a fait lire les *Mémoires* du cardinal de Retz, les vies du cardinal de Richelieu, du cardinal Ximénès, d'Hinemar, ancien archevêque de Reims³. Déjà, si nous en croyons une anecdote d'ailleurs peu vraisemblable, racontée par Dupont de Nemours, lorsque Turgot se décida à quitter l'état ecclésiastique, ses amis de Sorbonne, les abbés de Cicé, de Brienne, de Véri, de Boisgelin, lui auraient dit pour combattre sa résolution : « Il sera facile à ta famille de te

1. SAINTE-BEUVE, *Causeries du Lundi*, t. V.

2. « Sa première éducation se fit dans la maison paternelle par les soins d'un prêtre nommé Roby, ami de son père et qui avait fait partie de la corporation des Jésuites du collège de Limoges. Vergniaud, en sortant du collège du Plessis, entra au séminaire de la Sorbonne, et consacra plusieurs années à l'étude de la philosophie et de la théologie. » (*Notice sur Vergniaud* par François ALLUAUD, p. 2-3). Vergniaud, né en 1753, étant du même âge que Talleyrand, né en 1754, dut se rencontrer avec lui en Sorbonne; mais nous n'en avons pas une preuve certaine.

3. *Mémoires* de TALLEYRAND.

procurer un évêché de Languedoc, de Provence ou de Bretagne. Alors tu pourras réaliser tes beaux rêves d'administration et, sans cesser d'être homme d'Eglise, tu seras homme d'Etat à ton loisir; tu pourras faire toute sorte de bien à tes administrés. Jette les yeux sur cette perspective. Vois qu'il ne tient qu'à toi de te rendre utile à ton pays, d'acquérir une haute réputation, peut-être même de te frayer le chemin du ministère¹. »

Voilà donc les amis de Turgot qui lui prêchent de garder la soutane, et viennent le tenter par l'appât d'une grande administration temporelle, dans quelque évêché, en pays d'États. Mais Turgot trouva justement le chemin du ministère là même où, d'après ses interlocuteurs, il semblait devoir le fuir. Pendant que Talleyrand faisait sa licence, Turgot appelé au contrôle des finances (1774), essayait de faire passer dans les faits les réformes discutées ardemment par les économistes, mais restées jusqu'alors dans le domaine de la théorie. Bientôt les assemblées provinciales, tenues en Berry, en Guyenne, en 1778 et 1779, portaient vivement les esprits vers les questions administratives. Le fameux *compte rendu* publié par Necker, en 1781, la vogue qu'obtint, en 1784, son livre sur *l'administration des finances*, vendu à quatre-vingt mille exemplaires, prouvent quelle attention passionnée le public prêtait déjà à la discussion des affaires publiques. A mesure qu'on avancera vers la Révolution, le progrès des idées, les assemblées des notables, les nouvelles assemblées provinciales organisées par Calonne, ne feront qu'accroître encore l'entraînement général vers ce que le parlement appelait « les débordements économiques ».

Le clergé partage l'enthousiasme de la nation. Au dire

1. Le discours de ces interlocuteurs aurait débuté ainsi : « Turgot, nous sommes unanimes à penser que tu veux faire une action tout à fait contraire à ton intérêt et au grand sens qui te distingue. Tu es un cadet de Normandie et par conséquent tu es pauvre. La magistrature exige une certaine aisance, sans laquelle elle perd même de sa considération et ne peut espérer aucun avancement. Ton père a joui d'une grande renommée, tes parents ont du crédit. En ne sortant point de la carrière où ils t'ont placé, tu es assuré d'avoir d'excellentes abbayes, et d'être évêque de bonne heure. » Turgot, meilleur juge de ses sentiments intimes que ses condisciples, fit à ce discours supposé la seule réponse honnête : n'ayant plus la foi, il n'avait qu'à quitter l'Eglise.

de Weber, les évêques recherchent les pays à États provinciaux, et un diocèse qui en est privé leur fait l'effet d'une simple cure¹. Ils se sont épris de la belle passion d'administrer. A défaut de compétence spéciale, de préparation immédiate à ces fonctions un peu étrangères à leur ministère, leur culture générale, l'habitude de la représentation, l'art de manier les hommes, une diplomatie, une souplesse en quelque sorte naturelle aux pasteurs des peuples, la gestion même des intérêts temporels alors si considérables dans l'Eglise de France, leur réservent de brillants succès sur ce théâtre d'un nouveau genre. Vers la fin de l'ancien régime, un vaste champ s'ouvre à l'activité des prélats, dont plusieurs vont nous étonner par leurs connaissances techniques.

1. L'abbé Morellet dit dans ses mémoires : « L'abbé de Brienne, appelé à l'épiscopat, ambitionnait un de ces évêchés auquel se trouvait réunie quelque administration comme dans les sièges du Languedoc, et il voulut s'instruire de tout ce qui tenait au gouvernement. »